

**Lycée Henri-IV
Samedi 6 décembre 2014**

**Dévoilement
de la plaque commémorative
en l'honneur
des anciens élèves du Lycée Henri IV,
Compagnons de la Libération**



Allocution de Monsieur le Proviseur

Monsieur le Chancelier de l'Ordre de la Libération, Colonel Fred Moore

Messieurs les Compagnons de la Libération,

Monsieur le Président de l'Association des Anciens Elèves du Lycée Henri IV,

Monsieur le Président Général du Souvenir Français, Général Delbauffe,

Monsieur Jacques GODFRAIN, Président de la Fondation Charles de Gaulle,

Monsieur l'Inspecteur d'Académie représentant Monsieur le Recteur de l'académie, Chancelier des Universités de Paris,

Madame VIEU-CHARRIER, Maire Adjointe représentant Madame Anne HIDALGO, Maire de Paris,

Madame Florence BERTHOUT, Maire du 5^{ème} arrondissement de Paris,

Mesdames et Messieurs les élus,

Mesdames Messieurs les représentants d'associations,

Mesdames Messieurs les membres de la communauté éducative du Lycée Henri IV,

Chers élèves,



Certains esprits chagrins pourraient être tentés de considérer que cette cérémonie n'a rien de bien original en cette année 2014 particulièrement chargée en événements commémoratifs liés aux deux grands conflits mondiaux.

Ne partageant certainement pas ce point de vue, je tenais, au nom de toute la communauté éducative que constitue notre lycée, à saluer l'initiative de l'Association des Anciens Elèves qui nous réunit ce matin, grâce aux précieux travaux de recherche que son président, Monsieur François Escoubé a conduits pour aboutir à la réalisation de la plaque au dévoilement de laquelle nous allons procéder.

Cette plaque porte les noms de quatorze anciens élèves de notre lycée faits Compagnons de la Libération. Elle vient s'ajouter à celles déjà placées dans ce Parloir qui rendent hommage aux anciens morts au combat pour la France lors des grands conflits dans lesquels notre pays a été engagé au cours du siècle passé. Il était bien normal que ces quatorze anciens du lycée aient l'honneur de voir leurs noms gravés ici dans le marbre. Et l'année 2014, 70^{ème} anniversaire de la Libération de Paris et de la France était toute indiquée pour un tel hommage.

Cet ordre des Compagnons de la Libération a été créé par le Général de Gaulle, chef des Français libres, qui décida, le 16 novembre 1940, de « récompenser les personnes, les unités militaires et les collectivités civiles qui se seront signalées dans l'œuvre de libération de la France et de son empire ».

Le nombre des membres de cet Ordre est resté limité de par la volonté de son fondateur. Forclos en janvier 1946, il compte 1 038 personnes cinq communes et dix-huit unités combattantes qui ont tous apporté une contribution de premier ordre à la libération de notre pays et à la défense des valeurs dont notre nation est porteuse. Compter parmi nos anciens élèves quatorze d'entre eux est donc pour nous un grand honneur.

C'est aussi pour nous tous l'occasion d'accomplir ce matin un geste symbolique et solennel, un « *devoir de mémoire* », en exprimant notre volonté de conserver vivants dans nos mémoires, des événements marquants, ainsi que des personnes qui ont, par leurs actions, apporté une contribution forte à la construction de notre histoire commune.

Cette manière d'appréhender le passé est récente. Elle n'était pas perçue comme nécessaire au lendemain des grands conflits comme le montra la polémique suscitée en 1919, par le rapport relatif aux zones de combat en tant que « *souvenirs de guerre* », établi par Alexandre MILLERAND, ancien élève de notre lycée qui allait devenir peu de temps après, Président de la République. On voulait alors oublier l'indicible et reconstruire un monde meilleur.

Notre cérémonie s'inscrit bien dans notre époque dont « *l'histoire s'écrit désormais, comme l'a souligné l'historien Pierre Nora, sous la pression des mémoires collectives* », qui cherchent à « *compenser le déracinement historique du social et l'angoisse de l'avenir par la valorisation d'un passé qui n'était pas jusque-là vécu comme tel* ».

Ainsi, cette plaque constitue-telle désormais ce que ce grand historien appelle *un lieu de mémoire*, un objet chargé de garantir de l'oubli les personnes dont il porte les noms et, au-delà d'elles-mêmes, les actes qu'elles ont accomplis.

Des actes qui ont constitué un *engagement*. Un mot qu'il convient d'appréhender dans son acception la plus forte et sur lequel, je souhaiterais spécialement insister devant vous tous, et plus particulièrement devant vous, jeunes filles, jeunes gens, actuels élèves de notre lycée.

Engagement ; que signifie donc ce mot? Voilà ce qu'en dit le dictionnaire : « *Acte par lequel on s'engage à accomplir quelque chose ; promesse, convention ou contrat par lesquels on se lie : Contracter un engagement. Faire honneur à ses engagements* ».

Tout est là. Un engagement c'est le choix de ne pas rester spectateur, c'est faire un pari sur l'avenir ; c'est se lier à une promesse et s'y tenir. C'est aussi renoncer à son petit confort ; c'est accepter de s'exposer ; c'est accepter de faire face aux difficultés ; c'est décider de ne pas suivre les voies toutes tracées ; c'est décider de se donner à quelqu'un, à un groupe, à une cause d'intérêt général, à une cause qui dépasse les intérêts particuliers.

Et, dans les moments dramatiques qui remettent en question le projet collectif de toute une nation, comme ce fut le cas pour notre pays, en 1940, l'engagement prend alors toute sa dimension. S'engager, en ces temps où notre pays, ses structures, ses principes et ce qui constituait ses convictions les plus fortes étaient remis en question, s'engager c'était refuser la fatalité ; c'était dire non à l'inacceptable.

Avec le recul de plusieurs décennies, il est bien aisé de voir quel camp il fallait choisir. Mais, qu'aurions-nous fait chacun d'entre nous ? Et si demain nous étions confrontés à pareille situation serions-nous capables d'autant de lucidité que celle dont ont fait preuve ceux dont nous honorons aujourd'hui la mémoire ? Ces quatorze qui seraient sans doute bien surpris que nous nous permettions de les considérer comme des héros. Car il y a fort à parier qu'ils n'ont pensé alors qu'à accomplir ce qu'ils considéraient comme leur devoir.

Devoir. Un mot simple. Un mot fort. Un grand mot !

Ils considéraient sans doute que faire leur devoir c'était rester fidèles à leur engagement pour la France et pour la république. C'est bien tout cela qu'exprimait Guy FLAVIEN dans la dernière lettre qu'il adressa à ses parents et dont je vous propose de lire quelques extraits.

Lorsque vous prendrez connaissance de ces lignes, votre fils aîné aura quitté la maison familiale brusquement (...). Je m'y suis longuement et minutieusement préparé, moralement, - et dans la mesure du possible, matériellement (...).

Je n'ai jamais été de ceux qui attendaient la libération passivement, en comptant sur autrui, et non sur eux-mêmes (...).

C'est à cette seconde bataille de France que j'ai voulu prendre part : cette heure, attendue depuis si longtemps, elle a enfin sonné.

(...) Je fus complètement écrasé par l'effondrement incroyable de la magnifique armée que nous avions vu défiler, musique en tête, sur les Champs Elysées en 1938, et que nous considérions comme invincible. Mais, après la débâcle, je gardai toujours une confiance inébranlable (...) sans jamais me laisser le moins du monde influencer par une propagande de tous les instants, et qui usait de tous les moyens...

(...) j'ai attendu le Grand Jour (... Ce n'est qu'au bout de l'année 1943 que j'ai commencé à le croire imminent (...)

Maintenant il reste à accomplir ce que j'ai décidé : il reste à prendre part à la Bataille de France, à la Bataille pour la Libération.

J'estime que mon DEVOIR est de prendre part au combat.

Supposez que je n'aie pas fait mon possible pour jouer un rôle actif au moment de la Libération, toute ma vie je me dirais : « tu pouvais et tu n'as rien fait (...) Tu t'es conduit comme un lâche. Tu n'es pas digne d'être Français.

(...) En vous promettant d'être prudent, de mettre de la méthode dans mes entreprises (...)

Courage ! Pour que la France soit à nouveau dirigée par des Français. Courage ! Pour que nos enfants ne vivent plus jamais ce que nous avons vécu ! Courage ! La fin du cauchemar est proche.

Je dois maintenant vous parler de l'autre hypothèse, le cas où (...) vous ne me verriez pas rentrer à la maison (...). Depuis l'automne 1943, j'ai envisagé ce risque, et je ne serai nullement pris à l'improviste (...). J'ai regardé en face ce qui m'attendait : la prison, la souffrance, peut-être pire, écoutez donc ceci : quoi qu'il advienne, je resterai Chrétien et Français. Je saurai braver le cachot et les interrogatoires, Dieu me donnera la force de braver la souffrance.

Dans tous les cas, vous penserez à ceci : la vie de l'homme n'est rien, ce qui compte, c'est l'œuvre qu'il laisse après lui.

Vous songerez donc à l'œuvre (...) accomplie depuis août 1943, (...) à ceux qui auront la vie sauve pour reconstruire la France. Et vous serez fiers de penser que c'est là un peu l'œuvre de votre fils...

Ces mots de Guy FLAVIEN, si forts, si authentiques, montrent bien que s'engager c'est rester debout ! C'est garder l'espérance!

Permettez-moi de faire appel pour terminer, à Georges BERNANOS, auteur paradoxal et anticonformiste qui sut remettre en question ses convictions premières au moment de la Guerre d'Espagne, pour trouver à l'espérance, sa pleine définition :

L'espérance est un risque à courir, c'est même le risque des risques. L'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un homme puisse remporter sur son âme.

Allocution de Monsieur François ESCOUBE, Président de l'Association Amicale des Anciens Elèves

Monsieur le Chancelier de l'Ordre de la Libération, Colonel Fred Moore,

Monsieur le Compagnon de la Libération,

Monsieur le Proviseur du Lycée Henri IV,

Monsieur le Président Général du Souvenir Français,

Monsieur l'Inspecteur d'Académie représentant Monsieur le Recteur de l'Académie, Chancelier des Universités de Paris,

Madame VIEU-CHARIER, Maire Adjointe représentant Madame Anne HIDALGO, Maire de Paris,

Madame Florence BERTHOUT, Maire du 5^{ème} arrondissement de Paris,

Mesdames et Messieurs les élus,

Mesdames Messieurs les représentants d'associations,

Mesdames Messieurs les membres de la communauté éducative du Lycée Henri IV,

Chère Odette Christienne,

Chers élèves,

«Une chevalerie exceptionnelle», témoignait lui-même le Général de Gaulle.

Nous avons tous, sans doute, ici, et en cet instant, la certitude de vivre un moment d'exception.

Grâce à votre présence, Monsieur le Chancelier, qui nous honore, et avec cet hommage à quatorze de nos camarades, reconnus chacun «Compagnon de la Libération».

Refusant la défaite, et ayant appelé à poursuivre le combat contre l'ennemi, de Gaulle créa l'Ordre de la Libération, à Brazzaville, le 16 novembre 1940.

Cinq jours auparavant, rappelons le ici, simplement, le 11 novembre, à Paris, contre la même fatalité, plusieurs élèves de notre Lycée se réunissaient, et manifestaient, Place de L'Etoile, devant la tombe du soldat inconnu. A un moment pourtant où, très vite, «Entrer en résistance, c'est s'auto-désigner à la torture et à la mort».

Quatorze de nos camarades, je le disais, qui tous voulurent toujours garder une confiance inébranlable et dont notre Association a décidé que, pour le 70^e anniversaire de la Libération de Paris, les noms seraient inscrits-et rassemblés- sur une plaque, afin de porter ces héros discrets, ce peuple d'ombres, en pleine lumière là même où chacun d'eux fit, d'abord, une fraction de sa scolarité. A l'ombre immédiate du Panthéon où, il y a juste 50 ans, entra Jean Moulin, lors d'un hommage national, porté par la voix mémorielle et mémorable d'André Malraux, et avant, enfin, que n'y arrive, prochainement, Pierre Brossolette, tous deux également Compagnons de la Libération.....

Quatorze anciens, épris simplement de leur devoir, sur une liste de 1038 noms, volontairement close par le Général de Gaulle le 23 janvier 1946. Sinon, auraient-ils



pu être plus nombreux ? Comment ne pas songer, par exemple, à Jean Prévost, tombé dans le Vercors le 1^{er} août 1944, auquel un Compagnon de la Libération, Jacques Lecompte-Boinet, a d'ailleurs consacré des pages émouvantes ? Comme au philosophe Maurice Clavel, dont Gilles Perrault, dans son récent *Dictionnaire amoureux de la Résistance*, écrit nettement qu'il méritait d'en être ?

En priorité, je veux dire tout ce que notre réunion de ce matin doit à M. Corre, proviseur du Lycée, pour son écoute et son aide constantes, à Mme Prieur, à Mme Grimaud, aux professeurs et aux élèves d' Henri IV, dont la *complicité* nous permettra notamment d'entendre, dans un instant, le *Chant des Partisans*...

Ce qu'elle doit, bien sûr, Monsieur le Chancelier, à l'Ordre de la Libération, notamment à Yvan Thiebaut et à Vladimir Trouplin, vos proches collaborateurs.

Ce qu'elle doit enfin à ceux de notre Association sans qui le projet n'aurait pu ainsi être mené à son terme. Guy Bonargent, chacun le sait, Paul Thévenin, Stéphane Ceccaldi, sans oublier Jean Garrigou, saint-cyrien, trop tôt disparu, qui, le premier, travailla, il y a plusieurs années, sur ceux de nos camarades ainsi «reconnus Compagnons de la Libération».

Dans un instant, à notre invitation, quatorze jeunes, neuf filles et cinq garçons, scolarisés actuellement en première entre ces murs séculaires, vont venir, chacun à son tour, évoquer devant vous, l'un de leurs glorieux anciens.

Pour les plus jeunes, ils doivent avoir 15 ans, l'âge que vous aviez, je crois, Monsieur Cortot, le 18 juin 1940, vous qui êtes aujourd'hui le plus jeune des Compagnons vivants. Au nom de tous, merci, ce matin, de votre présence.

Dans votre livre, *Toujours Français libre*, Monsieur le Chancelier, évoquant les familles des Compagnons, vous écrivez: «Je suis très ému quand je vois l'un d'entre vous, parent d'un Compagnon que j'ai connu(...) J'ai l'impression que je le vois devant moi, tel que je le connaissais». C'est quelque chose d'incalculable.

Je suis heureux en cet instant de remercier de leur présence les familles de nos quatorze camarades, dont le dernier disparut en 1998, à la fin du siècle dernier. Une occasion leur est peut-être donnée, ici, de se rencontrer pour la première fois.

Dans un instant, M. le Proviseur nous dira, mieux sans doute que je ne le ferai moi-même, la signification essentielle, pour le Lycée, d'une telle rencontre, à notre époque, difficile, elle aussi, entre différentes générations.

Je voudrai, auparavant, et brièvement, pour ces quatorze Compagnons, unis par un même combat, rappeler certaines de leurs diversités. Dans notre pays, où, disait Aragon, «les blés et les seigles mûrissent au soleil de la diversité», ils se distinguaient parfois par leurs convictions propres, par leurs origines et leurs parcours.

Tous élèves un temps à Henri IV, et formés alors à certaines valeurs, ils étaient nés à Magenta ou à Bastia, à Alberville ou à La Roche-sur-Yon, à Tanaravive ou à Hanoi, comme à Paris, ville qui deviendra, elle aussi, Compagnon de la Libération. Et ils ne représentaient pas une seule génération. Trente quatre ans séparaient ainsi Touny de Rosenwald. Fils d'enseignants, de Saints-Cyriens, de Polytechniciens pour les uns, d'industriels, de négociants, de commerçants, ou d'employé de la SNCF, pour les autres. Par leurs études, ils devinrent normaliens (lettres et sciences), centralien, saints-cyriens à leur tour, ingénieurs agronomes...Mais, au delà, leur engagement les réunit et les porta aussi bien dans la France libre, que dans l'armée de l'ombre, celle de la Résistance intérieure.

Compagnons de l'aube, se présentant pour les uns sous divers pseudonymes, Fantassin, Robin, Pétrel, certains se sacrifièrent, dès le matin de leur existence. Six d'entre eux n'étaient plus là pour la célébration d'une victoire ardemment préparée, après avoir quotidiennement fait vivre et grandir une espérance. Qu'il nous soit permis de les citer : Jean-Pierre Abeille, torturé à mort, Guy Flavien, mort en déportation,

Alfred Touny, fusillé, Georges Lamarque, Stéphane Piobetta, jeune normalien, fils d'un censeur du Lycée, auquel son meilleur ami, Jacques Kosciusko-Morizet, fut chargé d'aller annoncer la mort de son fils unique, tombé en août 1944, pendant la campagne d'Italie. Et Jean-Pierre Rosenwald, disparu en 1942, à 22 ans, à Bir Hakeim, où il est enterré. Tombé lors d'un combat glorieux qui, le premier, rendit sa dignité à l'armée française, et dont vous avez témoigné, Monsieur le Chancelier, qu'il allait « rayonner dans le monde entier ».

Et comment, en cet instant, ne pas avoir également une pensée pour tous nos camarades dont les noms figurent sur les deux autres plaques de ce parloir, déjà réalisées par notre Association ?

Une Chevalerie exceptionnelle, disions-nous, qui réveillait chez François Jacob le souvenir des marins d'Ulysse, des Compagnons d'Alexandre le Grand, comme des soldats spartiates.

Chacun « en servant la Patrie, a apporté la victoire », dit la croix de l'Ordre, au ruban noir et vert, les couleurs du deuil et de l'espérance.

J'évoquais, en commençant, la manifestation organisée, et provoquée, par des lycéens le 11 novembre 1940. Les cinq années qui suivirent constituèrent, selon le Général de Gaulle, le « moment le plus grave de l'histoire de France ». Pendant cette période, l'action, -et l'exemple- d'abord des Compagnons de la Libération conduisirent finalement à la victoire, ...

« La vie de l'homme n'est rien, ce qui compte, c'est l'oeuvre qu'il laisse derrière lui » écrit Guy Flavien, en 1944, dans sa dernière lettre à ses parents, que nous a communiqué L'Ordre de la Libération.

Cinq ans après, jour pour jour, le 11 novembre 1945, à titre d'exemple, un corps était ramené à Paris, désigné pour représenter symboliquement tous les hommes de la Résistance intérieure morts du fait de l'ennemi. Celui d'Alfred Touny, saint-cyrien, le doyen des quatorze, fusillé en avril 1944, et resté longtemps anonyme. Finalement identifié, et honoré un temps sous l'Arc de triomphe, où, plusieurs jeunes du Lycée avaient donc, dès 1940, refusé la défaite, ce corps repose aujourd'hui au Mont Valérien. Là même où les allemands avaient notamment fusillés sept Compagnons de la Libération.

Au delà du déluge, dans un instant, quatorze noms, sur cette plaque, viendront témoigner, et rappeler, devant nous rassemblés, reconnaissants, et « devant l'histoire, que de 1939 à 1945, ses fils ont lutté pour que la France vive libre ».



Guy FLAVIEN

Fils d'enseignants, professeur agrégé de mathématiques pour son père et professeur à l'université pour sa mère, Guy Flavien est né le 12 novembre 1920 à Paris. Il fait ses études au Petit lycée Henri IV, au lycée Lakanal puis deux années de mathématiques spéciales au lycée Louis-le-Grand à Paris.

Elève ingénieur, n'ayant jamais admis la défaite, il va, avant la fin de 1943, parallèlement à ses études, commencer à oeuvrer pour la Résistance.

Guy Flavien parvient à arracher des milliers de français à la déportation en Allemagne et, par la fourniture de faux papiers, à leur permettre de pouvoir survivre en touchant leurs tickets de ravitaillement.

Le 5 août 1944, à quelques jours de la Libération de Paris, à 10h30 du matin, il est arrêté par la Gestapo à son bureau du faubourg Saint-Martin. En août 1944, il est déporté en Allemagne ; faisant preuve d'un réel courage, il ne cesse de remonter le moral de ses compagnons.

Affecté à un des commandos les plus redoutables de Buchenwald, il y endure un véritable calvaire : dans une insupportable promiscuité, il est soumis aux travaux forcés et demeure jour et nuit parfois pendant plusieurs semaines à 500 mètres de profondeur, dans une mine de sel non ventilée. A peine nourri, Guy Flavien s'épuise peu à peu et meurt en 1945.

Helena MEGRELIS



Georges LAMARQUE

Georges Lamarque est né le 1^{er} novembre 1914 à Albertville. Elève brillant du Lycée Henri IV, il entre à l'Ecole Normale Supérieure et en sort agrégé de mathématiques en 1938.

Mobilisé en 1939 en tant qu'officier de D.C.A, il est blessé sur la Loire au cours de la retraite de 1940. Il refuse l'armistice, et est détaché au Centre National des Compagnons de France. Il en profite pour mettre en place un vaste réseau d'information visant à contrecarrer la propagande allemande, et entre dans le réseau de renseignements Alliance en 1942.

Alias Petrel, il est chargé de la création du sous-réseau Druides au début de 1943. Il forme des agents et des cadres pour les Forces Françaises Combattantes, et adresse de très nombreux rapports d'espionnage à Londres, dont un d'une importance telle qu'il remonte jusqu'à Churchill.

Dès le 19 août 1944, il s'installe à Luze, en Haute-Saône, afin de renseigner les armées alliées derrière les lignes ennemies. Le 8 septembre 1944, un groupe SS de la division Das Reich vient cantonner dans le village. Détectés par la radiogoniométrie allemande, Georges Lamarque et ses camarades, qui l'accompagnent alors, refusent de fuir pour éviter des représailles sur la population civile, sont arrêtés le jour même, et fusillés dans un champ voisin.

Georges Lamarque, Chevalier de la Légion d'Honneur, Compagnon de la Libération – décret du 7 août 1945 - Croix de Guerre 39-45, Médaille de la Résistance.

Gabrielle ROUSSEAU



Jacques LANGLOIS de BAZILLAC

Jacques Langlois de Bazillac est né en 1912.

Il s'oppose dès juillet 1940 à l'armistice et passe au Nigéria britannique pour reprendre le combat, âgé alors de seulement 27 ans. Il contribue activement au ralliement du Cameroun, en août, puis du Gabon, en novembre, à la France libre.

En août 1944, il participe au débarquement de Normandie. Les mois suivants, il s'illustre par de nombreux exploits en région parisienne, dans les Vosges, et surtout en Meurthe-et-Moselle, où il s'empare d'un village ennemi malgré un violent bombardement.

Il est capturé le 4 janvier 1945 en Moselle, mais il résiste au traitement brutal qui lui est infligé, et ne parle pas. Il réussit à s'échapper peu après.

Il ne cessera de combattre ensuite jusqu'à sa mort en 1950. Il sera décoré de la Croix de Guerre de 1939-1945 et de la Croix de Guerre de Tchécoslovaquie, de la médaille des Evadés, de la médaille de la Résistance avec rosette, de la Légion d'Honneur et est nommé « Compagnon de la Libération » le 16 octobre 1945.

Julia ETOURNAY



Yves LUCCHESI

Yves Lucchesi est né le 23 mai 1915 à Bastia. Après l'obtention de son baccalauréat à Paris, il s'engage dans l'armée de l'air comme élève pilote en 1936 et obtient l'année même son brevet.

Gravement blessé au retour d'un vol de nuit le 4 mars 1940, il ne peut participer à la Campagne de France. Ayant entendu l'appel du Général de Gaulle, et refusant l'armistice, il décide de quitter l'hôpital.

En novembre 1940, il obtient sa démobilisation et part en Grande-Bretagne pour rejoindre les Forces Françaises Libres puis les Forces Aériennes Françaises Libres (FAFL). Sa carrière militaire est pleine de rebondissements. Affecté entre autres au Groupe de Bombardement « Lorraine » en 1943, il a effectué plus d'une trentaine de missions, sauvant la vie de son équipage, évitant les patrouilles allemandes et regagnant au plus vite l'Angleterre pour reprendre du service.

Après la fin du conflit, il continue à servir l'armée de l'air puis rejoint le Secrétariat général de l'aviation civile et commerciale jusqu'en août 1946, date à laquelle il devient pilote commandant de bord à Air France.

Il meurt accidentellement en 1947.

Pour ses immenses services rendus à la France, il obtiendra le titre d'Officier de la Légion d'Honneur, de Compagnon de la Libération ainsi que la Croix de Guerre avec palmes.

Agathe PEIGNEY

